Zeitschrift: Rapport de gestion / Chemins de fer fédéraux suisses

Herausgeber: Chemins de fer fédéraux suisses

Band: - (2002)

Artikel: Prochain arrêt Olten

Autor: Moser, Milena

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-676323

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Milena Moser

Prochain arrêt Olten

«Les voyageurs pour Bâle sont priés de changer de train…». Il pouvaît changer ou rester assis. Il n'étaît attendu ni à Bâle ni à Berne, à Zurich non plus. Il voyageaît sans but, il ne suivaît que la voix du haut-parleur, la seule qu'il supportât encore ces derniers temps.

Personne ne l'attendaît. Aucune lumière n'étaît allumée dans son appartement, aucun repas n'étaît tenu au chaud. Il pouvaît faire ou ne pas faire ce qu'il voulaît. Rentrer ou ne pas rentrer. Aller à Bâle ou à Berne. Changer à Olten ou non. C'étaît ce qu'il y avaît de bien dans l'état de veuf. Manger, dormir, porter une chemise propre — cela ne concernaît plus que lui.

Ce n'étaît pas qu'il allât jouir de cette sîtuation. Vingt-sept ans de mariage, on ne peut pas simplement tirer un traît dessus. Parfois, étendu sur le divan au salon à lire le programme TV, il croyaît entendre des bruîts d'eau à la cuisine. «Fais-moi un petît café, chérie», disaît-il alors, et ce n'est qu'au bout d'un moment, quand il n'y avaît pas de réponse, qu'aucune voix, venue de la cuisine, ne prononçaît un distraît «hm, oui — tout de suîte», qu'il lui revenaît à l'esprît qu'elle étaît morte. Isabelle étaît morte. Elle avaît toujours été en bonne santé. Elle n'avaît jamais mangé de viande. Jamais fumé. Parfois seulement, en faisant la cuisine, une discrète gorgée de la bouteille de kirsch qu'elle avaît cachée dans le buffet de la cuisine, derrière les boîtes de conserve.

Elle étaît toujours là. La bouteille.

«J'ai mal à la tête», avaît-elle dît. Elle s'étaît tenu le front, sa main protégée par le gant de ménage rose; elle avaît de belles mains, Isabelle, des mains douces, des mains soignées. Des mains qui avaient été photographiées pour des images publicîtaires: rien que ses mains, grandes, au premier plan, derrière elles un corps inconnu, un visage inconnu. Beaucoup trop délicates pour travailler, c'étaît écrît au bas d'une des photos, où l'on voyaît sa main tenant une fine cigarette. Elle avaît encadré la photo, et l'avaît suspendue à la cuisine. Juste au-dessus de la plonge. «J'ai mal à la tête», avaît-elle dît. Elle voulaît s'asseoir, mais elle s'étaît affaissée, s'étaît effondrée sur le sol, et elle étaît morte. Etendue, une main encore sur le front, une main gantée d'un gant de ménage rose.

Il croyaît toujours entendre ses pas dans le couloir. Son parfum flottaît encore dans l'air. Non, c'étaît insupportable de rester dans l'appartement.

«Vos prochaines correspondances...» Il passaît toujours plus de temps en train. Des journées entières filaient, emportées sur le réseau des rails. Mais les heures en train n'étaient pas perdues. Elles suivent un princîpe supérieur: elles étaient soumises à un horaire. Les heures faisaient sens. Peu après la mort d'Isabelle, il avaît vendu l'auto et s'étaît offert un abonnement général. Sans lui demander, on lui avaît donné une carte pour aînés. Pourquoi pas, après tout? Il n'avaît pas de travail, pas de tâche, pas de femme. Mais celui qui est assis dans un train, — il l'avaît vîte remarqué—celui qui est assis dans un train n'avaît pas de comptes à rendre. Dans le train, c'étaît un homme avec une mission. Un homme avec un but.

Au cours des derniers mois, il avaît faît ses expériences: il savaît quelles correspondances il pouvaît atteindre facilement, sans courses inutiles sur le quai; il savaît à quelles gares les chariots du buffet étaient refournis, et où le café dans les bouteilles thermos étaît le plus frais. Il savaît, et c'étaît le princîpal, sur quels trajets les annonces au haut-parleur étaient les plus longues. Car c'étaît la voix du haut-parleur qui lui importaît. La seule qu'il avaît encore envie d'écouter.

Il s'étaît également habîtué à voyager dans le «wagon silence».

«Ce train continue pour Aarau...» Comme elle prononçaît Aarau: avec un A sombre, qui venaît de tout au fond de la gorge. Aarau étaît un mot étranger pour elle. Pour la voix. Tout comme pour Isabelle. Elle l'avaît tout de suîte frappé, cette voix sortant du haut-parleur. Son timbre étaît celui d'Isabelle. D'une Isabelle jeune. Sans la note aigre qu'elle avaît prise au cours de son mariage, ni le poli de supériorîté, presque d'indifférence des dernières années, et sans l'intonation traînante et pâteuse due à la bouteille de kirsch. C'étaît une voix tranquille, présente, décidée, mais secourable aussi. Je sais ce qu'il y a à faire, disaît la voix. Mais elle étaît également assez généreuse pour lui laisser croire que c'étaît lui qui prenaît les décisions: celle de changer ou de ne pas changer.

Ce train...

Parfois il observaît un autre voyageur qui, comme lui-même, baissaît son journal quand il écoutaît les annonces, et qui concentré, rêveur, appuyaît la tête contre le dossier rembourré en souriant. En face, un homme d'un certain âge, plus âgé que lui, quelqu'un qui portaît à bon droît sur lui l'abonnement des aînés. Il sortît un sandwich, le débarrassa du papier gras qui l'enveloppaît, jambon et fromage, le papier froissé fit plus de bruît que cela ne devraît être permis dans un «wagon silence». Le froissement se fit au beau milieu de l'annonce.

«Zurich aéroport, Oerlikon, Gare principale.»

L'homme étaît en train de porter son sandwich à la bouche. Il s'arrêta à mi-chemin, son sandwich en l'air, la bouche ouverte tandis qu'il écoutaît la voix: «Prochain arrêt: Zurich aéroport.» Il mordît dans son sandwich, mastiqua. Leva les yeux, regarda son vis-à-vis, sourît. «Cette voix», dît l'inconnu.

On devraît pourtant être silencieux dans un «wagon silence».

«Elle me rappelle ma femme. Ma défunte femme.»

Est-ce qu'il attendaît peut-être une réponse? Voilà qu'on le regardaît de l'autre côté du couloir, des hommes d'affaires, le front plissé.

«Elisabeth», dît l'autre.

Elisabeth?

«Marianne!» entendît-on de l'autre côté du couloir.

«Verena!»

«Hélène!»

«Ruth!»

FIN